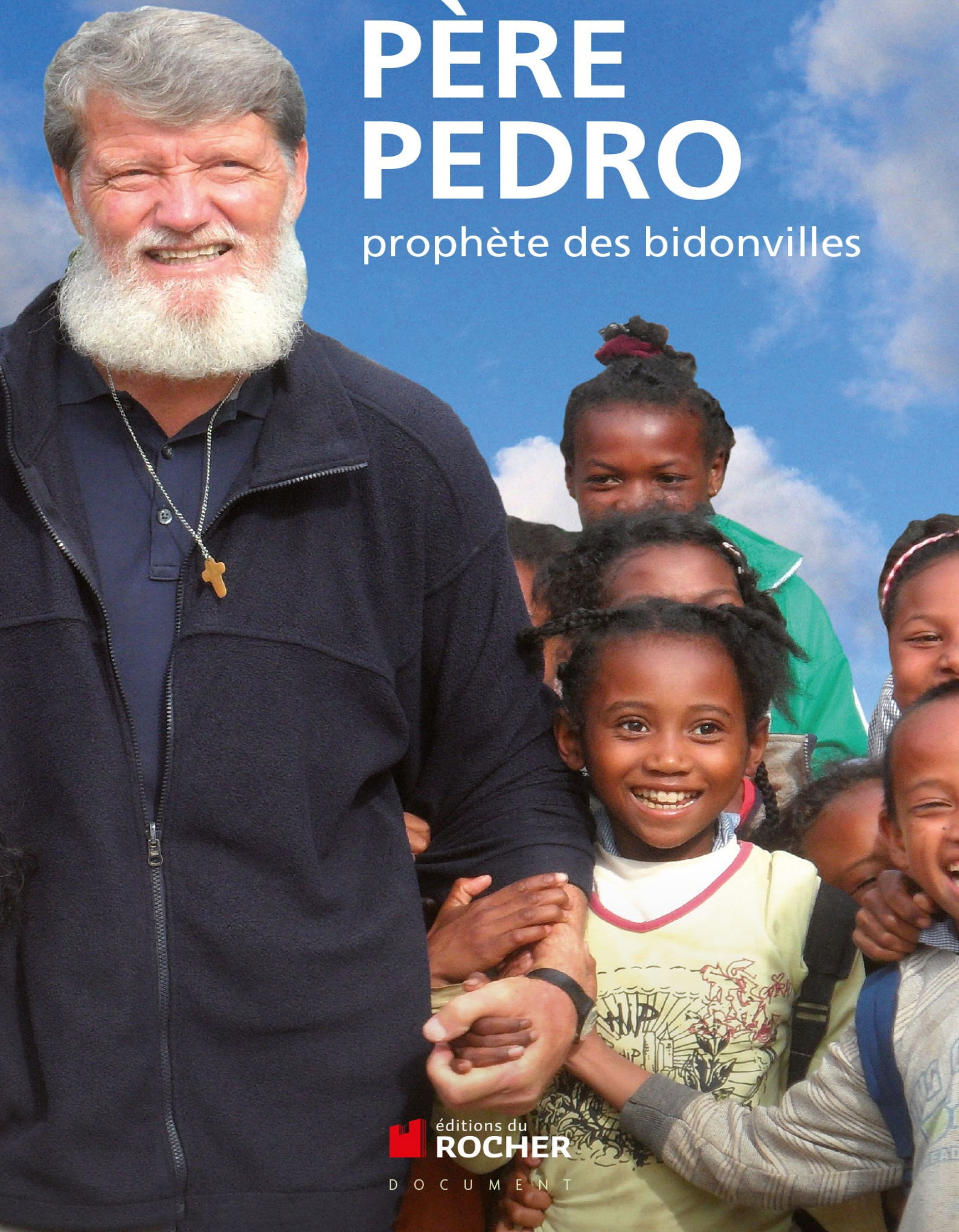


Pierre Lunel

# PÈRE PEDRO

prophète des bidonvilles



éditions du  
**ROCHER**

DOCUMENT



# L'AVENTURE DU PÈRE PEDRO

PIERRE LUNEL

L'AVENTURE  
DU PÈRE PEDRO

 éditions du  
**ROCHER**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« recruteurs ». Ceux qui s'intéressent à ces immigrants pour leurs bras et leur ardeur au travail. Alojz sera vite embauché comme maçon. La première demeure de la petite famille sera le garage gentiment offert par le patron. On continue certes à y dormir par terre. Mais Alojz et Marija sont follement heureux avec leur fillette. Bientôt, avec le premier argent gagné sur les chantiers, Alojz trouve une bicoque au quartier de San Martin dans la banlieue ouvrière de Buenos Aires. Oh, c'est loin d'être le luxe ! ... Bientôt Alojz en améliorera l'ordinaire et les premières dépenses seront pour un matelas et un réchaud à gaz. Cependant un deuxième enfant va bientôt naître et il faut songer à s'agrandir. Alojz profite alors de l'arrivée de quatre familles slovènes pour louer, ensemble, une maison de cinq chambres. Voilà donc qu'arrivent dans ce nouveau « palais », avec une carriole pour carrosse, Alojz et les siens, avec armes et bagages. Ils sont accueillis sur le pas de la porte par la femme du propriétaire, une harpie qui hurle à s'étrangler : « Qu'est-ce que c'est que ces misérables ? Ça, dans ma maison ? Jamais de la vie. Ouste, fichez-moi le camp ! » Tous, hélas, ne sont pas accueillants en ce bas monde...

---

1. Père Pedro, *Combattant de l'espérance*, J.C. Lattès, 2005, p. 115.

## LE REGARD QUI « SOLEILLE » DE L'INTÉRIEUR

Lors d'un de mes précédents voyages à Madagascar, plus de cinquante fois sur la route, des groupes de militaires, de policiers avaient arrêté le taxi-brousse loué et cherchaient des complications au chauffeur apeuré. Ils réclamaient les papiers de la voiture, dans lesquels, discrètement, le chauffeur avait glissé un billet de 25 000 francs malgaches, lequel disparaissait tout aussi discrètement. Parfois je sentais la colère monter... Mais le chauffeur m'avait calmé : « Mes pneus sont lisses, mon échappement trop bruyant et polluant, ma vieille camionnette bâchée n'est pas destinée à véhiculer des voyageurs... »

Mais cette année-là, à mon grand étonnement, pas une fois, je n'avais été racketté par des policiers ou des militaires... Oui, quelque chose semblait changé à Madagascar... Je me souvenais de la parole de Chateaubriand : « Essaie de persuader le miséreux que, lorsqu'il sera devenu comme toi, il saura bien lire mais ne croira plus. Il lui faudra quand même se soumettre à toutes les privations, tandis que tu possèdes mille fois plus que lui... En dernière ressource, il te faudra le tuer » Mais non, je ne voulais changer personne, tout au plus améliorer un peu certaines conditions de vie tellement insupportables... Faire prendre conscience à certains que nos normes européennes sont la condamnation à mort de millions de gens. Si seulement toutes les machines-outils de nos industries, rejetées et déclassées à cause de ces « normes », pouvaient être recyclées là-bas, ce seraient des millions de vies humaines sauvées. Que de crimes d'omission se commettaient autour de nous...

Je me souvins alors de cette histoire qui se racontait en Israël : Isaac arrive à la porte des morts et l'archange Michaël y pèse les âmes... Terrorisé, il voit tout le mal qu'il a fait, ses mensonges, ses vols, ses gourmandises... Mais tout cela ne pèse pas si lourd. L'archange ajoute, sur le plateau de la balance, tout le bien qu'il n'a pas fait... Alors le plateau du mal s'écroule sous le poids, car cela pèse bien plus lourd... Et voilà qu'en fouillant au fond de l'âme d'Isaac, il découvre une petite larme versée sur la misère des hommes. Michaël la met sur l'autre plateau... Et voilà que ce petit bout de larme de « mauvaise conscience » emporte le plateau vers le bas, parce que cette larme était d'amour et qu'elle avait le poids de l'Amour.

Alors je songeai : « Si tu n'éprouves pas aujourd'hui la peur d'un avion de guerre, la solitude de l'emprisonnement, l'agonie de la torture, les crampes de la faim, tu as plus de chance que cinq cent millions d'habitants du monde... Si tu peux aller pratiquer ton culte sans peur de recevoir des menaces, d'être arrêté, torturé ou tué, tu as plus de chance que trois milliards d'habitants du monde... Si tu as de la nourriture dans ton frigo, des habits, un toit, un endroit pour dormir, tu es plus riche que soixante-quinze pour cent des habitants du monde... Si tu as de l'argent à la banque, dans ton portefeuille ou dans une boîte, tu fais partie des huit pour cent des privilégiés du monde... Si tu peux lire le journal, tu ne fais pas partie des deux milliards d'humains illettrés »

Soudain je pensai au père Pedro. Depuis des années, j'aurais voulu me battre pour l'aider, le faire connaître, lui apporter soutien et amitié...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# RIEN NE RÉSISTE À L'EAU QUI FINIT PAR USER LE ROCHER

J'étais ce jour-là avec Pedro dans l'un de ses villages d'Akamasoa, la cité de la joie. Après la messe, me voyant fatigué, il m'avait dit : « Va te reposer... Moi, je vais me recueillir un peu et après, jouer au foot » Les derniers mots avaient été prononcés assortis d'un grand rire. Ce sport qui avait toujours été, pour lui, de courir après du vent et taper dans un ballon pour rien, était brusquement devenu une expression de l'art lorsque l'énergie folle d'un homme le pousse à se dépasser, à dribbler, jouer de la tête et viser la lucarne du but. Pedro avait dû tomber sur un ballon à sa naissance comme Astérix dans la potion magique. C'était une partie de lui-même. Il n'était pas né en Argentine pour rien, lui qui, adolescent, voulait être prêtre-footballeur... Mais quelle Église aurait accepté pareille vocation ? Eh bien, voilà que le dépotoir et les dizaines de milliers de pauvres qui y « grenouillaient », lui avaient offert de réaliser son vœu le plus cher ! Avec eux, il avait construit un terrain olympique. À la main d'abord, aidés d'engins ensuite, ils avaient déplacé des centaines de milliers de tonnes de terre, construit des gradins. Mais oui, des gradins ; comme dans un vrai stade...

Le champion était dans l'arène. Il visait le but pour se détendre, avant d'aller poursuivre un autre match à gagner, un autre but à marquer. Un autre but, le but de sa vie : combattre l'injustice et la misère. Pendant que Pedro, avec calme, avec colère, dribblait vers son but, moi j'en étais encore, dans mes nuits d'insomnie, à découvrir, là-bas, à Madagascar la

désespérance que semaient la mondialisation, l'Europe, la monnaie unique, ces rouleaux compresseurs, ces fours crématoires des petits et des pauvres. Je pris soudain conscience que dans l'œil, ce qui voit la lumière, c'est la pupille. La chambre noire de la photographie du monde. On dit en Inde que l'obscurité est mère de la lumière. Sri Aurobindo ne l'avait-il pas dit et écrit ? Donc je ne devais pas avoir peur de la misère de là-bas. Causée par l'injustice d'ici. De la misère de là-bas ; comme de celle de partout. Ces genres-là d'obscurité devaient avoir leur utilité, puisqu'elles pouvaient devenir mères de ma miséricorde et de ma compassion.

Soudain je compris qu'il me fallait me battre. Me battre pour ne pas laisser le mal devenir en mon esprit une normalité. On connaît le discours : « La misère du monde, on n'y peut rien ; elle a toujours existé... Elle fait partie de l'évolution. » Quel drôle de raisonnement ! C'est avec ces mots, la fausse évidence de ces mots, que les enfants battus deviennent un jour à leur tour bourreaux des leurs. Aussi ma bonne conscience corrigeait-elle aussitôt : « La misère, on y peut tout » Un point, c'est tout. J'avais vu le résultat du travail et de l'amour d'un seul homme. Il avait éveillé l'amour des autres qui, à leur tour, en prenaient en charge d'autres. La contagion de cet Amour devait m'atteindre, moi aussi. Il n'y avait aucune raison à ne pas bénéficier de cette contagion ; je n'étais pas plus mauvais qu'un autre. Que diable !

Oh ! bien sûr, les occasions d'indignation et de révolte étaient nombreuses. Même ici, dans la cité de la fraternité. Comme par exemple les dix mille francs malgaches exigés à la douane par kilo de vieux vêtements envoyés là-bas. Il me semblait même qu'au gouvernement, ici, à Madagascar, personne ne cherchait sérieusement à aider les pauvres, à les sortir de leur misère. Je savais très bien que dans les dix commandements de la mondialisation, aider des bouches inutiles à continuer de

vivre était une aberration... « C'est desservir l'humanité que de » Mais où donc était dans ces raisonnements étranges la résonance de la phrase de l'Évangile ? Celle-là même qui avait un jour déterminé la vocation de Pedro : « Tout ce que tu ne fais pas au plus petit d'entre les miens, c'est à Moi que tu ne le fais pas »

Que voulez-vous, les gouvernants avaient honte de leurs pauvres. Ici comme ailleurs. L'année précédente, en déposant ma demande de visa à l'ambassade de Madagascar à Paris, j'avais commis l'erreur d'inscrire comme but du voyage : « humanitaire ». Un employé avait devant moi, rageusement biffé le mot. « Nous n'avons pas besoin de cela chez nous ! » Et il avait écrit à la place « Voyage touristique ». Merci, monsieur l'employé d'ambassade ! Cette année par contre, sans même avoir rien demandé au consulat, on avait inscrit « but humanitaire ». Ce fut peut-être grâce à cela que je fis cette fois le plus beau voyage de ma vie. Je vis là-bas, chez Pedro, des pauvres rayonnants malgré leur misère, des fleurs ouvertes au soleil, des jeunes amoureux sur un dépotoir. Cela m'avait empêché d'avoir honte devant les plus beaux « 4x4 » du monde roulant avec arrogance dans les rues de Tana la pouilleuse... Les « 4x4 » de l'humanitaire flamboyant... La fausse bonne conscience des riches... Oui, décidément, l'exploitation des pauvres était sans limites. Même parmi ceux qui faisaient profession de les aider ! Remarquez... à voir la tête des chauffeurs qui occupaient ces véhicules rutilants, ils ne donnaient pas l'impression d'être heureux. Pourtant, ceux-là ne seraient jamais mis en prison pour vol de poules ou dettes. Ce genre de crime, on le sait bien, est l'apanage des exploités.

Que voulez-vous, c'est ainsi... L'amour ne s'exerçait pas seulement en paroles ou en gestes. Il existait des lieux où il se respirait. Comme un parfum. Des lieux où l'on croirait que l'air

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# DANS LES PAS DE SAINT VINCENT DE PAUL

Six années de séminaire viennent de s'achever pour Pedro. Il a dix-sept ans et demi. S'ouvrent désormais pour lui deux années supplémentaires de noviciat à San Miguel dans la banlieue de Buenos Aires. Il se sent apaisé. Serein. Plus que jamais, il ressent au plus profond de lui-même le lumineux travail de la vocation. Dieu l'habite de plus en plus. Il éprouve comme une force nouvelle quand il s'adresse à Lui par la prière et qu'il se laisse envahir par son amour. Il lit et relit les Écritures ; il s'en imprègne. Certains passages lui vont droit au cœur, comme celui-ci, dans l'Évangile de Marc : « “Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même. Qu'il prenne sa croix et qu'il m'accompagne” (Marc, 8, 34), ou encore celui-ci : “Si la semence ne meurt pas, elle ne peut pas produire de fruits” (saint Mathieu). Entre Dieu et moi, il y eut alors une espèce d'amitié solide et confiante. Je suis ressorti de cette période avec la certitude que la “pédagogie” de Jésus était unique, car elle me faisait voir un monde invisible, un monde de grâce extraordinaire, un monde accessible seulement à celui qui a le cœur du pauvre. »

Cependant il est encore un monde entre l'émotion souterraine qui croît dans l'âme de Pedro et le soin exclusif des pauvres... Le pauvre est encore en esprit. Il reste encore virtuel. En ce moment, il continue de se laisser séduire par les vies des saints et en particulier par celle de saint Vincent de Paul. La geste héroïque du saint du Grand Siècle l'émeut jusqu'au tréfonds de l'âme. Bientôt il connaîtra tout de Monsieur



Vincent, de son rapport avec les misérables et les galériens du temps de la Fronde. Époque terrible où la famine et la peste sévissent et ravagent villes et campagnes. Vincent a trente ans quand il s'avise que la plus affreuse des misères injurie Dieu. Il se met alors à créer une foule d'institutions pour recueillir les enfants trouvés, secourir les malades et tous les malheureux. Le charisme du saint bouleverse Pedro. Il est fasciné par le travail de la grâce qui permet à Vincent de convertir à son œuvre la cour et les grands. Ce disciple absolu de Jésus est aussi le précepteur de la reine Margot, l'ami d'Henri IV et de François de Sales, le confesseur des derniers instants de Louis XIII mourant, l'ami de Mazarin et de Louise de Marillac. Mais plus encore, ce qui le subjugué en Vincent de Paul, c'est la discipline à laquelle il s'astreint : tous les matins, levé à quatre heures, dans l'adoration du Très-Haut, à genoux une heure durant sur le sol nu de sa chapelle. Un rythme qu'il conserve jusqu'à sa mort, contre vents et marées et malgré l'épuisement des journées toutes entières consacrées aux plus pauvres des pauvres... oui, la vie et l'exemple de Monsieur Vincent ont fini de convaincre Pedro, s'il le fallait encore, qu'il n'est de salut que par l'amour, à l'imitation de Jésus-Christ. Pedro a dix-huit ans. Il n'y a désormais plus le moindre doute dans son âme... « J'ai compris l'urgence de la mise en pratique de la philosophie de saint Vincent de Paul : puisqu'on n'a qu'une seule vie, on ne doit pas d'abord chercher la vérité, pour ensuite la mettre en pratique. C'est ici et maintenant que les deux prennent corps. » (*Ibid.*, p. 155.) Une autre parole travaille en lui, celle de Frédéric Ozanam, lui aussi disciple de saint Vincent de Paul : « La question aujourd'hui, c'est de savoir qui l'emportera de l'esprit d'égoïsme et de l'esprit de sacrifice, si la société ne sera qu'une grande exploitation au profit des plus forts ou une consécration de chacun pour le bien de tous, pour la protection des

faibles »... Ozanam ouvre alors les yeux sur la détresse ouvrière de la première révolution industrielle...

Pedro, lui, a dix-huit ans et ne connaît pas encore grand-chose de la vie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# L'EUROPE DU PÈLERINAGE

Ainsi préparé, beaucoup par la pensée et déjà par l'action, le jeune homme Pedro se sent prêt à larguer les amarres. Il veut découvrir le vaste monde. Il en est comme affamé. On est en 1968, année des plus grands chamboulements dans la jeunesse de la terre. Il doit aussi choisir l'université où il doit parfaire ses études de philosophie et de théologie. Ce n'est pas si simple que cela, n'est-ce pas, de devenir prêtre... L'université ? Pourquoi pas en Europe ? Celle-ci n'est-elle pas la terre de ses pères ? la terre de l'espérance ? la terre de la liberté ? En cette année 1968, tous les regards convergent vers l'Europe qui semble retrouver une nouvelle jeunesse. En Argentine, d'ailleurs, ne se sent-on pas profondément européen ? L'Argentine n'avait-elle pas été la nouvelle frontière pour les Européens migrants ? Il s'agit donc d'un retour aux sources. Et puis cette Europe de l'Ouest n'est-elle pas le glacis qui protège le monde du mal absolu, le communisme ? Il se trouve une autre raison à la soif « européenne » de Pedro : c'est la nostalgie de sa Slovénie natale, la terre d'Anton, celle d'Alojz et de Marija... Quel enfant immigré n'est-il pas pris, un jour ou l'autre, par le désir de connaître ses racines ? Or, Pedro a encore de la famille là-bas. Ce sera donc l'occasion de la rencontrer, d'apporter des nouvelles des exilés... L'occasion d'une grande joie.

Pedro embarque le 20 août 1968. Date vilaine : c'est celle de l'invasion des chars russes en Tchécoslovaquie. Qu'importe ! On est insouciant à vingt ans et on n'a peur de rien. Particulièrement Pedro ! De toute façon, l'Europe, il le sent, ne

sera qu'un passage. Il sait par les lazaristes d'Escobar que d'autres lazaristes, leurs frères, déploient tout leur amour et leur savoir-faire à Madagascar. Pour la première fois ce nom étrange est venu à ses lèvres... Il le prononce comme la promesse d'une aube nouvelle. Il ne sait pas vraiment où cela se trouve, Madagascar... Mais il en ressent l'attraction irrésistible. Peut-être déjà la Grande Île fait-elle l'objet de son dialogue, intime, avec Dieu ?

Pedro embarque donc sur le paquebot l'Augustus, en partance pour l'Europe. Famille et amis sont là, bien sûr et il va de soi que l'on pleure... On ne serait pas argentin sans les larmes comme sans le rire. Pedro aussi pleure. Quitter les siens lui est douloureux. Notre jeune homme s'en va avec l'un de ses plus fidèles amis, Rado. Un Slovène comme lui. Si Pedro réussit à s'arracher à sa terre natale, probablement le doit-il à l'ancrage, au creux de lui-même, de l'esprit de mission... Rien ne saurait résister à la vocation. Elle est plus forte que les liens les plus intimes. Que les liens du sang.

Dix jours de traversée plus tard, voici Pedro et Rado à Lisbonne. Le premier à leur tendre la main est... un mendiant. « Nous qui imaginions un vaste espace de partage, l'abondance, la prospérité pour tous, l'Éden... voilà que l'Europe faisait la manche ! Il n'en fallut pas plus pour accroître la motivation qui m'avait fait venir de si loin. »<sup>1</sup> Le pied posé sur la terre de la vieille Europe, Pedro n'a qu'une hâte : celle de revoir sa famille slovène. C'est un devoir vis-à-vis des siens, mêlé de la curiosité naturelle des déracinés pour leur mère patrie. Dans un premier temps, Pedro ne s'intéresse pas à la vie réelle de ceux qui vivent là, derrière le Rideau de fer. Il s'abandonne au bonheur des retrouvailles. Tout ce que ses parents lui ont décrit est maintenant là, devant ses yeux ébahis. Il vibre de bonheur. La



Slovénie est bien celle qui revivait à travers les contes émerveillés de Luis et de Maria à la veillée. Des montagnes magnifiques, des torrents bondissants, des verts pâturages... Comme elle est loin, la pampa qui avait été le seul décor de son enfance !... Ce sont partout de petites fermettes fleuries, une vie villageoise dont le communisme n'est pas parvenu à tuer les traditions... Il est merveilleux, le décor de cette « petite Suisse », ainsi qu'on qualifie souvent cette terre au carrefour de l'Italie, de l'Autriche et des Balkans, et Pedro se sent le cœur empli de béatitude. Il a tant et tant entendu ses parents lui conter la culture et l'âme slovène qu'il n'éprouve aucune difficulté à se sentir chez lui. De ce pays, il parle la langue. Ses coutumes et son histoire lui sont familières. Bientôt il découvre sa famille ou plutôt le peu qui en reste. En bon Argentin qu'il est devenu, il embrasse tout le monde avec effusion. Sa chaleur et son enthousiasme doivent paraître bien étranges à ces paysans réservés que sont ses cousins. Quand il se trouve enfin nez à nez avec son grand-père Anton, il se retient de ne pas pleurer. Le héros de son enfance se tient là, bien droit devant lui, malgré l'âge, malgré l'horreur des camps. Quel bonheur indicible ! Des jours durant, Pedro ne se lasse pas d'entendre le vieil homme égrener ses souvenirs. Surtout quand celui-ci se met à évoquer l'enfance de sa fille Marija. Jamais sa mère, qui est assez secrète, ne lui avait raconté son propre chemin avec autant de détails. C'est alors que Pedro comprend d'où sa mère tire cette douceur et cette abnégation qui en font la meilleure des mères. Quand, enfin, avec grand-père Anton, il se met à prier, il sait d'où viennent le sens du sacré et la spiritualité qui font le charme des siens. Il sait maintenant d'où vient sa foi... \*

En revanche à Ljubljana, la capitale, il déchante. Quand, avec Rado qui l'accompagne toujours comme un vieux frère, ils vont dans la rue se mêler aux gens, il ne peuvent s'empêcher de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ainsi ce jour-là, le cardinal Incoli est venu demander à Monsieur Vincent, au nom du pape, des « missionnaires » pour Madagascar. Monsieur Vincent est prêt. Il n'hésite pas. Et il choisit aussitôt, parmi les meilleurs, les pères Gondrée et Nacquart. Pourquoi les meilleurs ? Parce que ces deux-là ont, chevillé à l'âme, « l'esprit de pauvreté, la sollicitude, la discrétion, la pureté et un grand désir de se dépenser pour Dieu » ainsi que le réclame le saint. Muni de ces seules armes, ils partent bientôt, avec, pour tout viatique, une bourse de cent pièces d'or. Après un mois d'attente à La Rochelle qu'ils mettent à profit pour s'occuper des malades dans les hôpitaux... (Monsieur Vincent n'a-t-il pas proclamé : Le service des pauvres n'attend pas ?), ils s'embarquent enfin le 21 mai 1648, jour de l'Ascension. Le voyage est long (plusieurs mois), les conditions à bord sont épouvantables. La dysenterie et le scorbut règnent en maîtres. Enfin, les voilà, après six mois de mer, parvenus à Fort-Dauphin au sud de la Grande Île. Là, on se loge dans une case misérable... Les deux pères songent-ils aux paroles de Monsieur Vincent : « Il faut s'incommoder pour accommoder les autres » ? C'est alors que commence leur apostolat... D'abord, ce qu'ils prennent pour un signe rassurant, le hasard les met en présence d'André Ramaka, le jeune prince devenu chrétien. Ce dernier les accueille avec chaleur et dessine sur leur front le signe de la croix. N'est-ce pas là le signe que l'île est mûre pour la conversion ? Nos deux bons pères étudient le malgache, s'occupent des enfants, écrivent pour eux le premier catéchisme de l'île, ils soignent aussi les malades, sous le regard courroucé des « *ombiasa* », les médecins-guérisseurs. Mais attention, ainsi que l'a recommandé Monsieur Vincent, il s'agit d'être prudent et de ne pas chercher à convertir à tout va. Ainsi se contentet-on de baptiser les tout-petits. Le jour de l'Épiphanie 1649, le premier baptisé malgache sera un enfant qui sera prénommé

Pierre « La première pierre de l'édifice spirituel à bâtir » selon Monsieur Vincent qui entretient une correspondance passionnée et passionnante avec nos deux missionnaires...

Mais il ne s'agit pas d'aller trop vite en besogne. Surtout il convient de ne pas juger. Les coutumes et les mœurs des Malgaches sont différentes. Qu'importe ! Il faut les respecter, les comprendre, les pénétrer et s'en laisser pénétrer pour en saisir la beauté. Car toute création de Dieu est belle et bonne. Le seul langage possible avec les Malgaches est celui de l'amour. Gondrée et Nacquart n'éprouvent aucun effort à trouver les indigènes doux et non violents surtout quand ils les comparent aux Européens de la compagnie qui se conduisent avec violence, mépris et rapacité. Peu à peu, les deux pères sont devenus malgaches parmi les Malgaches... Sans doute ont-ils oublié les rigueurs du climat de l'île, les maladies. Après six mois de travail acharné, Gondrée rend sa belle âme à Dieu, à l'âge de vingtneuf ans tout juste ! Nacquart, un moment désespéré devant le départ de son compagnon, voudrait regagner la France. Il n'en aura pas le temps. Ses frères malgaches l'ont supplié de rester. Il leur obéit. Il meurt à son tour un an plus tard.

Monsieur Vincent à Paris n'a plus aucune nouvelle de ses fils. Inquiet, il leur dépêche du renfort. Il s'agit cette fois des pères Bourdaise et Mounier. Las ! Une terrible tempête disperse la flotte. Bourdaise accoste tant bien que mal. Il n'a aucune nouvelle de Mounier qui a probablement péri dans le naufrage. Les habitants se sont enfuis dans les montagnes et la côte est déserte. Bourdaise relève le défi et s'enfonce dans les montagnes. Bientôt il apprend que Nacquart est mort depuis trois ans. De lui, il ne retrouvera que les hosties que le bon père n'a pas eu le temps de consommer... Mais Bourdaise a l'âme bien trempée. Seul, il reprend l'évangélisation des Malgaches. Le travail qu'il abat est proprement gigantesque... Il prêche,

confesse, catéchise, visite les malades et les mourants. Une œuvre de saint. En digne fils de Monsieur Vincent, Bourdaise s'ouvre à la culture indigène, apprend lui aussi la langue, prépare un dictionnaire, se lie avec tous ceux qui l'acceptent. Tel ce devin avec lequel il noue des relations d'amitié et qui lui prédit qu'un jour toute l'île sera chrétienne... Ce que Bourdaise écrit à Monsieur Vincent, le 8 février 1655. Ce dernier, enhardi par les dires du missionnaire, parle alors d'envoyer à Madagascar des Filles de la Charité. Mais les temps ne sont pas encore mûrs. Ce seront de nouveaux missionnaires qui viendront renforcer Bourdaise. La plupart mourront de maladie. Pendant ce temps les colons français se conduisent bien mal. Ce ne sont que brutalités, rixes, viols et ripaille. Le grand œuvre de Monsieur Vincent est dès lors menacé. Par la faute de la bêtise et de la cupidité. Dans l'entourage de Vincent de Paul, des voix s'élèvent pour réclamer d'abandonner l'expérience. Le saint se fâche tout rouge. Quoi ? Abandonner l'œuvre de Dieu ? « Compagnie lâche, attachée à la chair et au sang !... s'indigne-t-il. Oh, non ! Je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui ait si peu de courage et qui ne soit tout disposé à aller remplir les places de ceux qui sont morts. » « Oublierait-on, ajoute-t-il, que les trente-cinq premiers papes de l'Église moururent martyrs ? » Alors sous l'impulsion du grand saint, de nombreux missionnaires s'en iront naviguer vers la Grande Île... Cela durera jusqu'en 1674 date du retour définitif des Français et de l'interruption de la navigation entre la France et Madagascar. Saint Vincent de Paul est mort depuis quatorze ans.

Sa mission est appelée à porter ses fruits. En 1896, les lazaristes sont de retour à Madagascar. Ce sont là les ancêtres directs du père Pedro...



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de vivre... »<sup>1</sup>

Le 19 mars 1975, Pedro est à genoux face à l'autel, dans l'église qui abrite la dépouille de saint Vincent de Paul, rue de Sèvres à Paris. C'est un des moments les plus intenses de sa vie que celui où, relevant le regard, il voit le tombeau du fondateur des lazaristes. En ce moment, devant des centaines d'amis de toutes nationalités, au premier rang desquels des Argentins et des Slovènes bien sûr, il prononce d'une voix chargée d'émotion ses vœux perpétuels : « J'accepte de vivre dans la Congrégation de la Mission dans la chasteté, l'obéissance et la pauvreté pour le reste de ma vie avec la grâce de Dieu. » C'est dit et c'est fini. Il est des vœux sur lesquels on ne revient pas. Dans le secret de son âme, fixant de son regard humide le tombeau du saint, il a demandé à Monsieur Vincent de toujours l'aider et d'être près de lui dans les bons et les mauvais moments...

L'ordination approche. C'est symboliquement que Pedro a voulu recevoir le premier des ordres majeurs, le diaconat, à Ljubljana parmi ses frères slovènes... Juillet 1975. Pedro regagne l'Argentine. Puisque c'est-là-bas, dans cette terre qui l'a vu naître, qu'il veut être ordonné prêtre. Il veut s'engager devant Dieu mais aussi devant sa famille. Cela fait sept ans qu'il n'a pas mis les pieds sur la terre où l'attendent Luis et Maria, mais aussi ses sœurs aînées, et encore les trois benjamines, Lucia, Irène et Isabelle. Oui, Pedro va devenir prêtre. C'est une fête. Le 28 septembre 1975, c'est dans le chœur de la basilique de Lujan que Pedro s'allonge, face contre terre et bras en croix devant l'évêque du diocèse de Mercedes, Mgr Tomé. Quand il se relève, le voilà prêtre. Prêt à aller vers sa mission. Dans la joie, l'espérance et la grâce. Les paroles de Mgr Tomé résonneront pour toujours à son oreille : « Le prêtre est aussi un prophète. La vocation prophétique naît dans l'appel de Dieu. Avec Dieu qui

nous appelle, nous faisons une alliance au plus profond de notre cœur, ce lieu privilégié où Dieu nous parle et se fait entendre. » De sa vie jamais Pedro n'a ressenti une telle émotion...

---

1. Cité dans D. Gault, *Père Pedro ou les collines du courage*, Albin Michel, 1994, p. 144.

1. A. et D. Facérias, *Abbé Pierre – Père Pedro*, Presses de la Renaissance, 2004, p. 20.

# DÉSESPÉRANCES

**R**etour dans les villages du père Pedro à l'orée de Tana. Un vieil homme, avant de mourir complètement dénutri, avait simplement dit : « Merci »... nous les gens d'Occident, aurions certainement exprimé des reproches au personnel soignant. Peut-être même leur aurions-nous fait un procès ? Au moment de la canicule de 2003, n'avions-nous pas fait des reproches au gouvernement ? La canicule, ici, c'est toute l'année ; les cyclones, c'est tous les ans ; la misère atteint tout le pays, le palu, c'est toute la vie. À Madagascar, le mot « besoin » n'existe pas, il faudrait dire « désespérant besoin dans tous les domaines »... Lorsque Pedro m'avait demandé de parler à un groupe de jeunes techniciens, en classe, j'avais proposé à l'un d'eux d'écrire au tableau : « Si je suis empêché maintenant, c'est par la désespérance, le désespoir, qui sont pour moi une condamnation » J'avais expliqué que cela s'écrivait ainsi avant l'arrivée de Pedro mais que, à l'heure actuelle, par eux et grâce à l'aide et l'encouragement qu'il leur donnait, il fallait changer les mots qui devenaient : « Maintenant » plus aucune « condamnation » à cause des espérances et des espoirs apportés...

En sortant de la classe, un jeune s'était confié. Il demandait une aide. Ses parents ne pouvaient plus subvenir à la taxe d'« écolage » qui s'élevait à deux mille cinq cents francs malgaches, c'est-à-dire un demi-euro. Lorsque je m'étais penché sur le cahier de l'élève et que j'avais vu la qualité esthétique de chaque dessin technique, la beauté graphique de son écriture, véritable calligraphie, je me posai encore une fois cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



prendre en charge toutes les dépenses des soins... Les disputes de couple provoquent souvent du désordre au sein de la société. Ainsi les époux qui se querellent en dehors de leur domicile et perturbent les voisins seront passibles d'une amende » « Toute personne qui propage n'importe comment des rumeurs pouvant perturber la paix » Oui, c'était bien la paix qui était à l'origine de l'élaboration de ce « *dina* » conçu en collaboration étroite avec les autorités civiles et les collectivités locales. « Autrefois, quand j'étais étudiant, confiait Pedro, j'étais moi-même souvent contre la loi, puisque j'y voyais des atteintes à ma liberté d'expression. Aujourd'hui, je suis à la tête d'une population de dix-huit mille personnes, et je vois la nécessité d'une loi pour défendre les plus faibles, pour qu'ils ne se laissent pas écraser... par les plus débrouillards, les plus forts et les plus malins. Dans la rue, ils vivaient comme dans la jungle... Les femmes en souffraient davantage et étaient à la merci des instincts des plus forts. »<sup>1</sup> Ainsi, dans les villages de Pedro, un « *dina* » était voté, composé de vingt lois. Les pauvres l'avaient composé eux-mêmes et voté à main levée. Comme souvent, l'enthousiasme des premiers instants laissait vite la place au doute. Ce « *dina* », on rechignait à l'appliquer, car on tremblait devant les représailles ou le courroux de la famille du fautif. Vingt pour cent de ces pauvres accueillis voulaient toujours vivre comme dans la rue. La loi du plus fort était la seule qu'ils connaissaient. Il avait fallu beaucoup d'autorité et de persuasion à Pedro pour parvenir à ses fins. Partiellement. En outre, le « *dina* » ne devait pas s'appliquer aveuglément : « Il faut toujours savoir tendre la main, nous dit Pedro, à sept reprises, on est allé chercher dans la rue une mère célibataire qui s'est enfuie sept fois. Le « *dina* » nous autorisait à l'exclure ; mais notre but était de la sortir de l'engrenage dans lequel elle était prise. » (*Ibid.*, p. 107.) Sans

oublier que la racine authentique de la justice résidait toujours dans le pardon. Ce n'était pas facile de vivre le pardon au quotidien dans les villages de Pedro... « Moi, personnellement, nous confie-t-il, j'ai eu plusieurs fois l'impression de devenir fou, quand il fallait sans cesse pardonner. Quand Jésus dit qu'il faut pardonner soixante-dix-sept fois sept fois... je comprends aujourd'hui mieux le sens profond de ses paroles ! »<sup>1</sup> Par chance, chez mes frères malgaches, le pardon faisait partie intégrante de la vie, à condition que le fautif reconnaisse son tort et demande pardon à la communauté. Oh ! Ne pavoisons pas ! Souvent on ne pardonnait que du bout des lèvres tandis que la rancune demeurait dans le cœur... « c'est là que la parole de Jésus peut apporter une vraie libération que personne d'autre ne peut donner : pardonner de tout son cœur et aimer ses ennemis ».<sup>2</sup> De cet amour vrai, saint Paul nous donnait la plus merveilleuse définition qui soit : « L'amour prend patience, l'amour rend service, il ne jalouse pas, il ne s'enfle pas d'orgueil, il ne fait rien de laid, il ne cherche pas son intérêt, il ne s'irrite pas, il n'entretient pas de rancune, il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il trouve sa joie dans la vérité. » (1 Cor 13, 4-7.)

« Aimer, écrivait saint Thomas d'Aquin, c'est vouloir le bien de ceux qu'on aime. » Le bien était en effet, ici, le but commun et final de tous. Ce bien commun s'exprimait clairement et parfois à nos yeux avec un certain humour habillé de bon sens. Il fallait imposer ces exigences pour que les chenilles puissent s'envoler papillons, pour qu'un peuple de pauvres se façonne.

« Mais comment façonner un peuple  
Si tu ne deviens potier,  
Façonnant l'argile et la boue  
Dont tu es toi-même pétri ?

Et souviens-toi qu'il sera beaucoup pardonné  
À ceux qui ont beaucoup aimé,  
Jusqu'à maudire le mal  
Pour que l'amour soit délivré  
Du mal en toi-même caché. »

Voilà bien le grand mystère que Pedro avait su proposer à ses villages et à nous-mêmes comme première ligne de conduite : « Voir en l'autre le visage de Jésus, traiter l'autre comme Jésus lui-même. Ne plus accepter que sa Passion continue jusqu'à la fin du monde mais bien la faim des hommes jusqu'à la Faim de Dieu... et trouver la clé pour l'y faire accéder »...

---

1. A. et D. Facérias, *Abbé Pierre – Père Pedro*, Presses de la Renaissance, 2004, p. 88.

1. *Ibid.*, p. 110.

2. *Ibid.*, p. 111.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# DERRIÈRE LES BARREAUX D'ANTSIRABÉ

**J**e m'étais réveillé en sursaut... Était-ce un cauchemar ou bien était-ce ce que je venais de vivre dans la journée qui me revenait à l'esprit ? Il me semblait qu'on venait pour me voler !

Le matin même, j'étais arrivé dans un petit orphelinat-dispensaire aux abords de Tana où l'on accueillait des enfants nés en prison, de père « inconnu ». On ne révèle pas le nom des gardes-chiourme... J'apprenais que des voleurs étaient passés durant la nuit. Après effraction, ils avaient tout emporté... Plus de vaisselle, de marmite pour cuire le riz. La nourriture des petits orphelins avait disparu. Il fallait remettre des serrures, des grilles aux fenêtres... La peur et même la terreur régnait chez les enfants. Au moindre bruit, ils s'écriaient : « Ce sont les voleurs qui reviennent ! »

Ma première réaction avait été l'indignation... comment peut-on voler des pauvres ? Ma conscience « bonne » me proposa une autre version des faits : Et si c'étaient de plus pauvres encore, des pères ou des mamans dont les enfants sont encore plus affamés ? Dès lors, je m'interdis de juger.

Si je refusais ainsi de condamner les pauvres qui volent les pauvres, avais-je le droit de condamner les riches qui volent les pauvres ? Ce matin-là, dans l'orphelinat, j'avais saisi les mains des mamans en pleurs et, en priant, j'avais demandé à chacune de pardonner aux voleurs. Cette nuit-là, une lancinante question m'empêcha de dormir... « A-t-on le droit de pardonner aux pauvres qui volent les pauvres, sans pardonner aussi aux riches

qui volent de façon tout à fait légale mais non moins injuste ? »

Je me remémorais la suite de la journée où j'avais côtoyé la misère rebutante de la prison d'Antsirabé. Plus de quatre cents hommes y vivaient dans des conditions que, chez nous, la société protectrice des animaux aurait interdites pour les bêtes. J'avais été accueilli par eux avec des chants, tous me serraient les mains avec effusion. Parmi les quelques chants malgaches que je connaissais un peu, j'avais entonné « *vory eto izahay* », un chant de pardon... mais qui, ici, devait demander pardon et à qui ? D'avoir volé de la nourriture pour ses enfants, pris des épis de maïs, volé un canard ?

Aussitôt, toute la foule des prisonniers en loques, hagards, affamés, s'était levée et, à pleine voix, à plusieurs tonalités, avait continué ce chant. Heureusement d'ailleurs, car je n'en connaissais par cœur que le début, mais lisant sur leurs lèvres, je les avais accompagnés jusqu'au bout. C'est bien ce qu'avait fait un jour Pedro : il avait osé commencer et entonner seul le chant de la libération. Les autres s'étaient mis debout et ensemble ils avaient continué. S'il existait au monde des gens qui, naturellement et à bon droit, auraient pu être révoltés et pleins de rancœur, c'étaient bien ces pauvres enguenillés de misère. La distribution de riz avait commencé dans la prison... Eux, pleins de respect, s'inclinaient devant moi, s'abaissant pour recevoir leur part de riz, de brèdes et de viande. Certains n'avaient qu'une petite assiette... d'autres n'avaient rien à présenter que leurs deux mains ouvertes, un autre venait avec son seau à pipi : « C'est pour trois, les autres ne peuvent se lever »... « Ce que tu donnes aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi que tu le donnes » avait dit Jésus. Alors, je m'étais mis à genoux pour les servir. L'un d'eux était allé déposer son assiette dans un coin. À quatre pattes, il ramassait les grains de riz qui tombaient de l'énorme marmite pour les manger. Il était affamé mais ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



villages, des écoles, des dispensaires, des stades, des ateliers, des lieux de prière où les jeunes, librement, avaient décidé de se rassembler.

L'un de ces villages devrait s'appeler en malgache « *Ambohimandroso* », la colline qui se déplace. Cela avait commencé par des coups de pelle, de pioches, de marteaux. Sac après sac, panier sur la tête après panier sur les épaules, des tonnes de terre se déplaçaient...

Rien ne pouvait arrêter une fourmilière dans son action. Chaque fourmi y avait sa place, son rôle et sa conscience d'être la cellule unique d'un immense corps : un tout petit rien du Tout.

Dans un mur, chacune des pierres a sa place, même la plus petite. Ensemble, elles forment une muraille.

## LE VILLAGE DE L'ESPOIR

**T**rès vite, Pedro et ses amis ont voulu baptiser leur œuvre. Ils l'ont appelée « Akamasoa », les Bons Amis. Rien d'arrogant. Rien de pédant. Oui, les « bons amis », c'est-à-dire des gens qui se sont retroussé les manches avec, à leur côté, ces frères dans l'extrême pauvreté qui veulent s'en sortir. Quatre ans plus tard, en 1993, les cent quatorze familles du début sont devenues plus de mille, réparties en neuf villages. Sept mille cinq cents êtres humains. Un sur deux est un enfant.

La moitié de ces familles vivent dans les quatre hameaux qui ont remplacés le campement-mouroir primitif de « Macolline » appelé aussi Ambohimahitsy. C'est là qu'Akamasoa a été fondée... C'est ce lieu qu'on appelle désormais « Espoir », en malgache, « Manantenasoa ». Quand Pedro arrive ici, en 1989, juste avant de se rendre sur la décharge d'ordures, c'est l'horreur... Les gens y vivent comme des bêtes. Ce sont les parias dont la grande ville ne veut plus. Des familles de sans-abri qui survivent le long des murs du grand hôpital sous des cahutes de tôle et de carton. Les représentants de la mairie sont arrivés un beau matin, avec leurs arrêtés d'expulsion. On discute, on se dispute, le ton monte. Il reste encore assez de force et d'orgueil à ces misérables pour résister. Qu'à cela ne tienne, on met le feu à leurs gourbis... Ainsi, tout nus, ils devront bien céder et partir. On les a entassés dans des camions. Les mêmes qui servent pour le transport des ordures... Et vogue la galère, en direction de la colline d'Ambohimahitsy, à la sortie de la ville. Ils sont tout de même près de trois cents familles ! Que vont-ils bien pouvoir faire, ces pauvres ? D'abord il leur

faut bien se protéger de la pluie et du froid. Alors les voilà qui reconstruisent un campement de fortune... Il leur faut bien aussi manger... Alors, tous les soirs, ils prennent la route de la grande cité. Pour fouiller les ordures, chaparder, et, pour les femmes, faire le trottoir. Au petit matin, ils reviennent d'eux-mêmes vers leur campement-mouroir ou ce sont des fourgons de police qui les ramènent... Les conditions de vie et d'hygiène à Macolline, comme on appelle aussi Ambohimahitsy, sont atroces. On y meurt chaque jour. On y meurt tellement que chaque fin de semaine, des employés de la ville viennent creuser une grande fosse commune. On y jette à coups de pelle les morts de la semaine. Spectacle insoutenable.

Pedro n'accepte pas. Il n'acceptera jamais la blessure faite ainsi à l'homme. Au frère. Il est révolté. Il refuse de regarder cette affreuse misère sans agir. « Quand Mère Teresa contemplait dans les pauvres le visage du Christ, elle était tout à fait dans la ligne de l'Évangile ; “ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait”, dit Jésus... de nombreux saints ont vu dans les pauvres le visage du Christ, parmi eux en particulier saint Vincent de Paul. Pour chacun de nous, il est très difficile de découvrir dans les pauvres le visage du Christ. Cela n'est pas facile à accepter ! »<sup>1</sup> Mais il l'accepte. Pedro n'ignore pas que, ce faisant, il va devoir relever un incroyable défi. Dame ! ces pauvres-là ne sont pas des enfants de chœur. On les considère comme irrécupérables. Ne sont-ils pas tombés au plus bas de l'échelle, là d'où on ne remonte jamais ? On les surnomme ici à Tana, les « Quatre Mi » : c'est-à-dire ceux qui ont sombré dans les quatre plaies sociales, la violence, l'alcool, la drogue, la prostitution. Pour proposer à ces gens tombés au fond du gouffre de changer leur vie, il faut un sacré culot. Du culot, justement, notre argentin, en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Hélas, il y a encore loin de la coupe aux lèvres ! Quand on vient chercher les familles en camion, les « Quatre Mi » regimbent. Ils se méfient... On les a dans le passé tellement bercés de promesses... Pedro vient et persuade les récalcitrants : Tout ce qui a été promis sera tenu, foi de lazariste ! Certes, mais avec retard, car les autorités ne jouent pas le jeu et traînent la patte dès qu'il s'agit de construire les maisonnettes. Les nerfs de Pedro sont soumis à rude épreuve et certains jours, le géant, tout colère, se retient de tout casser... Enfin les quatre-vingts maisons nouvelles ache-vées, c'est le grand jour. Pedro refuse pour ses frères le transport en camions à ordures et leur envoie un dix tonnes rutilant... Rien n'est trop beau pour les pauvres. La réputation de Pedro grandit parmi les « Quatre Mi »... décidément, le grand « *vazaha* » fait des miracles...

Pas toujours... car le temps des prouesses est aussi celui des catastrophes. Voilà qu'en cet automne 1990, un brave homme qui a ingurgité un peu trop de « *toaka* », en titubant, a renversé une bougie. Tout est en tissu et en bois dans ces demeures primitives. Le feu s'embrase. L'incendie se propage et gagne toute la colline. Bientôt tout Manantenasoà est la proie des flammes. « L'Espoir » s'envole en fumée. Tout est détruit... Et tout est à recommencer. À zéro. Pedro, terrassé cette nuit-là par une crise de paludisme, s'est levé, a foncé à Manantenasoà... Il réunit les villageois, se montre heureux qu'il n'y ait pas eu de victimes et, ravalant ses larmes, il s'adresse à eux : « Et maintenant, que va-t-on faire ? Pleurer ou reconstruire ? » Décidément le missionnaire est indestructible. Alors, comme sorti d'une seule et même gorge, jaillit ce cri : « Oui, Mompéra, on recommence... on recommence » « Oui, tranche Pedro, tout sera plus beau qu'avant » « Quelle leçon ! nous confie-t-il... Quand je vois ce qu'est devenu Manantenasoà maintenant, avec ses maisons en dur, le sursaut que cet incendie a provoqué, je me

dis que les desseins de la Providence sont impénétrables... Quoiqu'il arrive, il faut toujours faire confiance. » Désormais, il s'en fait le serment, plus rien ne l'abattra. Jamais.

# LA VERTU DE DÉSOBÉISSANCE

**L**e flot mouvant de mes certitudes apeurées s'apaisait, la nuit, au contact des souvenirs, tellement attendrissants, de la journée. Au contact de ces dignités que je côtoyais tous les jours, malgré la misère. Oser regarder la réalité de la misère telle qu'elle est, semblait la seule façon de l'aborder sans désespérer. Si l'on regarde ainsi cette réalité, la compassion devient si contagieuse qu'elle se transforme en miséricorde. Cette misère et son horreur peuvent susciter de la révolte ou une calme indignation... Elles peuvent susciter aussi une énergie magnifique. Alors le découragement s'effondre, miné, sapé, crevassé par l'entêtement d'aimer... « Il est insupportable, nous dit Pedro, de regarder en face un enfant dont la dignité est bafouée et piétinée. Il faut agir. Pour l'aider à sortir de l'enfer où il se trouve, on se doit de donner et, peut-être, de se donner. »

Oui, là se trouvait sans doute la source de l'énergie qui décu-plait les forces humaines normales. C'était cette grâce qui se trouvait à la source de presque toutes les grandes actions humanitaires. Appelez-la grâce, vocation, charisme, solidarité, devoir d'ingérence, sainteté... Appelez-la comme vous voulez. Ce qui est sûr, c'est que cette grâce s'entend jusque dans le son de la voix de ceux qui en sont habités... Lorsqu'ils parlent et dénoncent, leur voix s'harmonise à la vie intérieure qui les habite et résonne paisiblement, même à leur insu, de l'infini qui les hante... « Aujourd'hui, au-delà des dix-sept villages construits, explique Pedro, quatre-vingt-deux autres villages bénéficient de l'arrivée des sans-abri, par la construction de structures routières, d'écoles, de dispensaires » Oui, lorsque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



## ET UNE ROSE FLEURIRA SUR L'ORDURE...

Qui ne se souvient du temps où, à Andranalitra, sur vingt hectares d'ordures et de déchets, deux mille pauvres vivent en haillons... La moitié sont des enfants. Ils disputent aux cochons noirs l'espace qu'ils estiment être le leur : le royaume des rebuts, le ventre de Léviathan... L'odeur est épouvantable. La fumée qui sort des ordures en putréfaction brûle le nez, la gorge, les poumons. Les mouches et les moustiques pullulent, dans un ballet étourdissant et féroce. Les camionspoubelles viennent à intervalles réguliers livrer leur butin. Des enfants s'accrochent au camion. Un faux pas du chauffeur et ils risquent d'être écrasés, leurs corps décharnés livrés à l'ordure, leur dernière demeure. En 1991, quand Pedro découvre cette cité de l'horreur, trois cents familles ont établi leur campement de toile et de carton à même les déchets. Pour être sans doute plus près du butin... Une misère, bien pire, s'il est possible encore, qu'à Macolline.

Pedro est épouvanté. Les enfants meurent comme des mouches dans cet enfer putride. Deux ou trois par semaine. Il se précipite alors chez Médecins sans frontières. Michel Fizbin et Éric Bertin qui l'ont aidé à Manantenasoa sont des amis. Il sait qu'il peut compter sur leur dévouement. Avec eux, il ouvre bientôt un dispensaire. N'est-ce pas là le plus urgent ? Il faut arrêter l'horrible saignée. Bientôt une école suivra. Un dispensaire... une école... voilà le soin des corps et de l'esprit garanti. Il faut d'abord sauver les enfants. Ils sont le devenir de ces pauvres ; leur bien le plus précieux.

Inutile dans un premier temps de prétendre éloigner ces gens du travail des ordures. Ce ne sont pas seulement de vieux os, des bouteilles, des boites de conserve qu'ils prétendent arracher à la terre... Ce qu'ils cherchent en réalité, ce sont les vieux bijoux en or ou en argent. Des bijoux perdus par leurs propriétaires. Pour cela, ils sont prêts à creuser des galeries précaires sous la montagne de déchets. Il a suffi qu'un heureux fasse état un jour de sa découverte pour que tous se mettent en quête d'un trésor, quitte à y perdre la vie. Ces galeries sont traîtresses et s'effondrent volontiers sur ces téméraires. Qu'importe ! La vie est de toute façon si précaire. Et elle n'est pas suffisamment belle pour qu'on s'y accroche ! Un dispensaire, une école... Cela ne suffit pas à Pedro l'insatiable. Il veut les sortir de ce bidonville puant, leur offrir en bordure du dépôt de jolies maisonnettes de bois comme il a déjà commencé de le faire à Antolojanahary ou à Manantenasoa... Il se l'est juré. Il le fera. Pedro ne s'en contente pas. Il nourrit déjà un autre rêve. Celui de convertir au foot les jeunes de la décharge. Pour cela, il dispose des services d'un type formidable. Un dénommé Romain qui jouait au foot avec lui à Vangaindrano, sa première paroisse. Et le gant est relevé ! une équipe de foot naît au beau milieu des ordures. Elle ira se mesurer bientôt aux autres équipes d'Akamasoa. Son amour du foot qui le tient aux tripes depuis sa propre enfance en Argentine ne dispense pas Pedro de s'intéresser à l'art. Tout au contraire. Tous les enfants, les filles surtout, ne sont pas forcément doués pour le ballon rond. C'est alors que surgissent deux volontaires, Monique et Emmanuelline... ce sont elles qui initieront les enfants au basket et à la musique... Bientôt naîtra une formation de jeunes musiciens capables de jouer de tous les instruments traditionnels... Akamasoa tient son orchestre.

Et tout cela, ô miracle, a été réalisé en quatre ans !

L'école ! Voilà bien le grand défi relevé par Pedro.

Ce soir-là, à Andranalitra, au pied de l'école flambant neuve, Pedro a réuni les parents d'élèves. Il tonne : « Et ne vous avisez pas d'envoyer, après la classe, vos enfants à la décharge. Ils devront faire leurs devoirs. Ils seront nourris le midi par les soins d'Akamasoa... Le soir, c'est à vous qu'il revient de les nourrir ! Nous sommes bien d'accord ? » Le sourire du géant tempère la rudesse du propos. Ce n'est pas parce qu'on les aime qu'on ne doit pas les gourmander... Les mauvaises habitudes n'ont-elles pas la vie dure ? Une autre fâcheuse coutume chez les très pauvres consiste à faire trop d'enfants. Pedro s'insurge en plaisantant : « Si vous continuez à faire tellement d'enfants, il va nous falloir ajouter deux ou trois étages à notre école ! » Il corrige aussitôt et redevenant sérieux, lâche : « Plus un pays se développe et moins ses habitants font d'enfants. C'est bien connu. Voyez ce qui se passe en Occident... Ici, les gens ne sont pas plus fous qu'ailleurs. Réduisons d'abord la misère, et la natalité se réduira elle aussi. »<sup>1</sup>

Enfin on se quitte sur ces mots de Pedro : « Vous ne devez pas avoir honte de travailler à la décharge. Parce que c'est votre gagne-pain... Mais un jour viendra où nous trouverons d'autres travaux pour gagner votre vie. »

---

1. *Ibid.*, p. 113.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'espérance et la charité paraissent devoir s'abolir. La prière est le seul remède alors pour juguler la menace du désespoir. Celle de Pedro commence et finit avec le cœur. Telle est sa nature. Telle est la qualité de sa grâce. Cette capacité d'aller dialoguer avec son abandon, son chagrin, son inquiétude, de les identifier, de les aimer... et d'en sortir victorieux. Pedro, dans ce combat quotidien, n'est pas seul et ne le sera jamais. Il y a Jésus. Le maître de bonté et d'amour. Il y a les saints qui le réchauffent de leur exemple, saint François d'Assise, saint Vincent, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus... « Peu importe sur quels personnages le choix se porte, l'essentiel est de pouvoir se sentir tiré vers le Haut. »<sup>2</sup>

Adolescent, dans l'exaltation de ses quinze ans, Pedro veut finir en martyr. Aujourd'hui, il en sourit : « Je sais que cet idéal ne fait pas pleinement sens, car pourquoi aller imaginer sa propre fin avant même de vivre ? Il reste que cette fougue traduit une facette de moi-même qui me guide toujours... quand on est prêt à risquer sa vie pour une cause, on redouble de foi dans ses actes. »<sup>3</sup> C'est ce qu'ont fait avant lui Gandhi, Martin Luther King, Helder Camara, Mère Teresa, Mandela, Aung San Suu Kyi et tant d'autres... C'est ce qu'il est prêt à faire, en écoutant la divine Providence.

Tel est le cœur de Pedro. Un cœur bondissant ; cœur à cœur avec ses frères les pauvres.

---

1. *Ibid.*, p. 53.

2. Père Pedro, *Combattant de l'espérance*, J.C. Lattès, 2005, p. 89.

1. A. et D. Facérias, *Abbé Pierre – Père Pedro*, Presses de la Renaissance, 2004, p. 73.

2. Père Pedro, *Combattant de l'espérance*, J.C. Lattès, 2005, p. 93.

1. *Ibid.*, p. 94.

1. *Ibid.*, p. 98.

1. *Ibid.*, p. 99.

# IMPOSTURES

Parmi ceux, nombreux, qui désirent apporter des solutions au problème de la pauvreté, se trouvent les experts. Il en est de tout poil ; des locaux, des nationaux, des internationaux. Parmi les « savants » ès-pauvreté, qui pullulent, ce ne sont pas les moins arrogants. Gare à ceux qui mettraient en doute leurs études, leurs prescriptions, leurs oukases ! Ils seraient vertement remis à leur place. Généralement les experts regardent avec condescendance depuis leurs bureaux calfeutrés ceux qui, comme Pedro, se collettent, tous les jours, sur le terrain à cette méduse qu'est la misère. Parfois leurs propositions de collaboration relèvent de la cocasserie ou de l'imposture pure et simple. Un beau matin, Pedro reçoit cette invitation du ministère de la Population de Madagascar qui s'est mis en tête, appuyé par de brillants experts internationaux, d'expérimenter une méthode révolutionnaire qui vise, ni plus ni moins, à identifier « les vrais pauvres de Madagascar »... Pedro hésite entre deux attitudes : rire ou pleurer. De qui se moque-t-on ? Identifier les VRAIS pauvres ! Tiens donc... Et qui sont les faux ? « Ceux qui n'ont pas d'enfants à charge ? Ou qui ont 1,01 dollar pour vivre chaque jour ? Ou encore ceux qui possèdent une terre ? Mais une fois le toit de leur maison arraché par le passage d'un cyclone... sontils relégués au rang des vrais pauvres ? »<sup>1</sup> Stupidés spéculations ! On fait du pauvre un robot, un chiffre, une image simpliste. On oublie que ce même pauvre a parfois une famille, du travail, des angoisses, des espérances, qu'il voit naître ses enfants, qu'il enterre ses morts, que sa femme le trompe comme lui-même le fait avec elle, qu'il connaît chaque

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



s'imposer. »<sup>1</sup>

Autre problème presque aussi grave : les sectes ! Les multinationales de la manipulation des consciences voient volontiers dans les plus misérables des gibiers faciles à prendre dans leurs filets. Avec leur spiritualité de pacotille, elles débarquent, dégoulinantes de bons sentiments prêtes à tout pour séduire les esprits fragiles. Or les habitants d'Akamasoa sont des convalescents de la pire des maladies, la misère. Ils sont, pour certains, prêts à suivre les prophètes d'un nirvana d'imposture. Les sectes pullulent à Madagascar. Elles sont puissantes. Certaines se permettent même toutes les outrances, à l'instar de cette tristement célèbre Église universelle du royaume de Dieu dont le siège est au Brésil, et qui, à Madagascar, prône l'autodafé de bibles et de cantiques protestants et catholiques. Depuis, la secte a été priée de quitter l'île avec armes et bagages. Mais beaucoup de mal a déjà été fait. Une famille d'Akamasoa est-elle séduite par une secte, Pedro le ressent comme un échec personnel. Il a beau prendre toutes les précautions, comment faire pour être suffisamment près de chaque famille pour les prémunir contre ce type de tentations ? Et diable ! Comme elles sont séduisantes, ces tentations ! En particulier quand elles touchent la santé des gens. Comme la maladie et les infirmités sont monnaie courante à Madagascar et que les sectes excellent à promettre l'abolition de toute souffrance, elles ont devant elles un boulevard... Contre elles, Pedro n'a qu'une envie, aujourd'hui comme toujours : se battre !

Au milieu de tous les drames, de tous les dangers, de toutes les désillusions, Pedro préfère retenir des diamants qui sont la preuve de l'amour, de la vérité, de la liberté.

C'est cette demoiselle qui a donné sa vie au service des plus pauvres, et qui gère les finances d'Akamasoa avec un sens de la

vérité, une honnêteté et une humilité hors du commun.

C'est cette autre demoiselle responsable des travaux de la construction, d'une centaine de maçons, qui, à l'heure de la paie, ne cède pas aux paroles menaçantes de quelques ouvriers qui veulent avoir plus d'argent pour un travail qu'ils n'ont pas fait. Cette demoiselle partage avec justice et la justice est plus forte que la peur...

C'est ce père de famille de la décharge, qui, autrefois, menait une vie comme tous les autres hommes. Il a décidé librement de revenir à la prière. Et, depuis huit ans, c'est le seul homme qui prie tous les jours avec les enfants et les jeunes de la décharge... Il a décidé, librement, de changer sa vie, malgré les moqueries qui l'entourent.

---

1. *Ibid.*, p. 45.

1. Père Pedro, *Combattant de l'espérance*, J.C. Lattès, 2005, p. 72.

1. *Ibid.*, p. 77.

1. A. et D. Facérias, *Abbé Pierre – Père Pedro*, Presses de la Renaissance, 2004, p. 20.

# LES POLITIQUES ME FICHENT EN COLÈRE !

**S**i vous voulez voir Pedro monter sur ses grands chevaux, parlez-lui politique ! Il devient intarissable. Tout ou presque, est prétexte à susciter son ire : les misérables dans les rues, les routes crevassées, et surtout les discours et les promesses à n'en plus finir dont sont si friands les dirigeants d'Afrique et d'ailleurs.

– Tu sais, me dit-il. Je n'ai pas toujours été en colère. En 1970 quand je suis arrivé à Madagascar, ma première impression a été positive. J'étais un *vazaha* naïf. Je ne voyais que la beauté, le sourire des Malgaches. Certes ils étaient très pauvres mais les exactions, les injustices dont ils souffraient, je ne les voyais pas comme aujourd'hui. À Vangaindrano, ma paroisse dans le Sud-Est, je côtoyais le préfet, les maires, toutes les autorités de l'État et ils me paraissaient faire correctement leur boulot. Non, me disais-je alors pour me rassurer, il n'existe pas de séparation, d'abîme entre les dirigeants et le peuple... puis, petit à petit, au fur et à mesure que je commençais à connaître les réalités du pays, m'apparaissait une évidence : si l'on voulait bien aller au-delà des sourires, de la politesse charmante de ces gens, tout n'était pas si rose que cela ! On leur mentait. Oui, derrière la façade, on leur mentait ! On les trompait ! Ce n'étaient que discours, des mains que l'on serrait, de l'affabilité trompeuse... ce théâtre cachait en réalité un monde d'exactions et d'injustices. La manne distribuée généreusement par les puissances étrangères n'arrivait pas au peuple. Elle s'égarait dans les poches des gouvernants. La corruption était généralisée.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en celle de ces Indiens misérables et dépenaillés que brusquement, j'ai songé : « Oui, moi aussi, je veux être prêtre missionnaire. » Le souvenir de cette première mission ne m'a plus jamais quitté. J'en ai encore les larmes aux yeux. Qui n'a pas connu ces Indiens et vu ces montagnes ne peut pas comprendre. C'étaient des espaces immenses, d'une beauté inouïe, nimbés de ce bleu-gris mystérieux propre à la cordillère des Andes, couverts de neige qui brillait sous les volcans. Je me suis vraiment cru au royaume de Dieu mais parmi des gens si pauvres, si abandonnés de tous. Je n'oublierai jamais cette première mission même si elle fut suivie d'expériences bouleversantes dans les bidonvilles autour de Buenos Aires et chez les Indiens Maticos, non loin du coin de la Bolivie où Che Guevara a été tué.

– L'appel pour Madagascar surviendra plus tard ?

– Oui. Sous la forme d'une lettre toute simple de ma congrégation : « Nous avons besoin de volontaires pour la mission de Madagascar. » Quand on est jeune, on ne choisit pas. Là où on a besoin de toi, tu vas ! » C'est aussi simple que cela.

– De cette vocation profonde, tu n'as jamais vraiment douté ?

– Non. Certes, il m'arrivait de croiser des filles extraordinaires et d'entendre une petite voix au cœur de moi qui me disait : « Oh ! comme ce serait bon de fonder une famille avec une telle ou une autre ! C'est une chose naturelle qui est dans le cœur de chaque être humain. Mais il y avait en moi une chose plus forte encore : la mission d'apporter à mes frères humains le message de la vraie liberté et du vrai amour : celui de Dieu. Que veux-tu ? C'était plus fort que tout ! Bien entendu cette conviction profonde a été traversée de questions : Est-ce que je pourrai vivre seul ? Sans l'amour d'une femme ? sans un foyer ? sans des enfants... Mais jamais je n'aurais pu mentir,

trahir une femme ne serait-ce qu'un instant. J'ai toujours éprouvé le plus grand respect envers les femmes. Sans doute ai-je été aidé par le fait d'avoir eu six sœurs auxquelles je dois tellement ! Sans doute, inconsciemment, m'ont-elles appris à respecter les femmes. Par conséquent, je n'aurais jamais pu tromper une femme en lui disant : « Je t'aime ; tu es la seule au monde ! » alors que j'avais une autre vocation. Comment peut-on ne pas être sincère ? Sans doute est-ce le garde-fou qui m'a protégé. Mentir aurait été tellement malhonnête. Un point, c'est tout. Que veux-tu ? L'amour pour une femme, c'est sacré. C'est donner sa vie pour l'autre. C'était incompatible avec la vocation qui m'animait. Un jour, durant mes pérégrinations en Europe, je me suis trouvé avec un groupe de hippies. On se souvient de leur liberté sexuelle. Ils étaient étonnés de ma retenue. « Qui es-tu ? – Je suis séminariste. Je veux être prêtre. – Mais non, tu es un ami, un copain, pour-quoi ne pas faire comme nous ? – Non, je veux être prêtre, vous dis-je ; je n'ai jamais profité d'une fille ! » Ils étaient sidérés. Bien sûr, il m'était arrivé de tomber amoureux. Comme c'est beau, d'être amoureux ! À condition de rester honnête, respectueux et authentique. Mais cet amour qui ne pouvait pas se concrétiser, il fallait que cela reste une amitié extraordinaire et merveilleuse. Bref, j'ai toujours essayé d'être vrai... Merci, mon Dieu, d'avoir créé cette complémentarité entre l'homme et la femme, mais enfin, il y avait des gens comme moi appelés à vivre seuls, dans le célibat. Est-ce une vertu ? Je n'en sais rien. Ce dont je suis sûr, c'est qu'en fonction de la diversité des peuples de la terre, de leurs cultures, l'Église reconnaitra un jour la possibilité à certains prêtres de se marier, sans empêcher ceux qui désirent rester célibataires de le faire. Ainsi va la variété des vocations... On ne ferait que revenir aux premiers temps de l'Église.

– Quel fut, des trois vœux que tu as dû prononcer en tant

que religieux, le plus difficile à observer ?

– Incontestablement la chasteté. On est humain. La chair veut aussi avoir sa part de plaisir. Mais il y avait en moi une force, qui probablement m'a été donnée et qui ne cesse pas de me surprendre. Non, je ne faisais pas semblant. Dire que je n'en souffrais pas du tout serait hypocrite. Cependant il m'apparaissait que mes paroles et mes actes devaient demeurer transparents. C'était ainsi et bien plus fort que le besoin de rechercher un simple plaisir. Ma joie de vivre a fait le reste et a emporté les scories qui demeuraient... L'obéissance ? Elle ne m'a jamais vraiment fait souffrir. Notons seulement que je suis entré dans l'Église après Vatican II. On était tous pénétrés de la lecture des documents du concile Gaudium et Spes... Lumen Gentium. On évoquait sans cesse la question de la liberté et de la responsabilité du chrétien. Il n'existait plus dans l'Église d'obéissance aveugle, comme jadis. On devait écouter son cœur, son âme et sa conscience... Quant à la pauvreté, je n'ai jamais eu avec elle beaucoup de problèmes. Pour la bonne et simple raison que je n'avais jamais rien eu et que je n'avais rien. J'étais issu d'une famille d'ouvriers au sein de laquelle la pauvreté n'a jamais été vécue dans la souffrance. Du coup, je ne me suis jamais attaché à l'argent. Certes, il m'est arrivé de me dire : Comme cela doit être agréable de posséder une jolie voiture, de voyager à sa guise, d'aller au restaurant en commandant les meilleurs plats ! Mais ces pensées étaient très fugitives ; je n'ai jamais jaloué les riches. J'ai toujours vécu sobre parmi les miens, au milieu de la joie et du bonheur. Ils n'ont jamais cessé de m'accompagner. Je crois que je suis né heureux !

– Ensuite arrivèrent pour toi les temps du diaconat et de l'ordination ?

– J'ai accompli ma retraite pour le diaconat en compagnie d'une trentaine de prêtres slovènes à Sveta Gora, un lieu célèbre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



ne pourrait plus dire : Nous avons atteint seuls le sommet de la connaissance et nous n'avons besoin de l'apport de rien d'autre ; pas même la nôtre ! Aucune ne pourra dire désormais : Nous sommes les meilleurs. L'Occident, avec ses guerres mondiales, ses massacres et ses goulags, devrait se faire petit, discret à la surface de la terre. Nous ne pouvions plus être des donneurs de leçons. Résultat : il n'y avait plus qu'une chose, une seule chose à faire, transmettre de la façon la plus humble et la plus vraie possible le petit noyau de l'Évangile, la force de l'amour. C'était pour cela que j'étais venu ici. Pour rien d'autre. En commençant par l'amour du prochain parce que si tu proclames que tu aimes Dieu alors que tu n'aimes pas ton prochain, tu n'es qu'un farceur !

– Tu m'as raconté que, lorsque tu es arrivé, tu voulais les embrasser à tout bout de champ, à la mode argentine... Ça ne passait pas ?

– Ben non ; ça les effrayait. Le Malgache n'embrasse pas... Maintenant on embrasse un peu plus. À force de voir des films où on s'embrasse à tout bout de champ, sans doute ! Mais à la campagne, on reste très pudique. Ici à Akamasoa, on se serre la main avec effusion, mais on ne s'embrasse pas, en dehors des grandes occasions, les jours de fête, la Noël, la Bonne Année... On reste réservés. Embrasser quelqu'un n'est pas quelque chose de banal.

– As-tu connu d'autres mésaventures ?

– Au début, ce qui frappe le plus ici, c'est le culte des ancêtres et plus encore ce qu'ils appellent le retournement des morts. Cela consiste au cours d'une grande fête à déterrer le défunt pour l'honorer et le changer de linceul. Pour nous, Européens, c'est incompréhensible : Pourquoi se ruiner pour déterrer un mort alors qu'il y a tant de pauvres bien vivants et qui, eux, manquent de tout ? De quoi manque un cadavre ? De

rien. Il n'a plus faim, il n'a plus froid, il ne demande rien. Eh bien, vous vous trompez ! Pour les Malgaches, le mort a besoin de grandes fêtes et de libations pour accepter de continuer à protéger les siens. Cela paraît aberrant et pourtant cela se vit, de l'intérieur. On peut le sentir mais non pas l'expliquer. Au début, voici quarante ans, je n'y comprenais goutte. Puis, petit à petit, j'ai accepté. Je n'ai plus jamais rien dit. Ici à Akamasoa, j'ai simplement milité pour qu'ils dépensent moins. Après tout, est-ce si gênant ? il n'y a rien là-dedans qui aille contre le noyau de l'Évangile.

– Y a-t-il des saints et des saintes malgaches ?

– Bien sûr. Il existe des saints chez tous les peuples de la terre. Même en Slovénie, qui est un tout petit pays, nous avons des bienheureux. Les Malgaches ont notamment sainte Victoire qui a été béatifiée par Jean-Paul II. Mais, vois-tu, je préfère, moi, évoquer tous les saints invisibles et inconnus. C'est grâce à eux que la vérité continue de vivre dans le cœur de chaque être humain. Et la vérité, c'est le noyau de l'Évangile. L'Évangile d'amour. L'Évangile des pauvres. Notre Église, pour moi, doit être servante et pauvre et dans le service des plus pauvres. Tu me poses toutes ces questions alors que la réalité est si simple...

– Ce n'est pas si simple alors que partout autour de nous, on vit dans une société de compétition.

– Oui, oui. C'est aussi la raison pour laquelle, on arrive de l'Occident et on déverse ici sa sagesse et son savoir. Comme toi. Pourtant la vraie sagesse, c'est le respect de l'autre, mon frère. L'amour commence par le respect. Il faut parfois du temps pour aimer. Mais vous, en Europe, vous voulez aller tellement vite, tellement haut. Être le plus fort. Vous oubliez en route que la compétition est au-dessous de la vérité et du partage. Regarde le sort fait au nom de la compétition aux Indiens chez nous en Amérique ! N'est-ce pas la logique du mal, de l'hypocrisie et du

mensonge ? cette logique est à l'œuvre partout où il existe du pouvoir, qu'il soit politique, économique ou humanitaire. Oui, même humanitaire ! Là aussi on veut mettre la main sur l'autre, exercer sa petite domination. Le pouvoir semble toujours là pour asservir et non pour servir. L'Église elle aussi est tombée dans le panneau. Elle a parfois été trop arrogante. C'est pour cela que Jean-Paul II a demandé pardon.

– L'Église doit donc elle aussi se transformer ?

– Et comment ! Comment mes frères traditionnalistes peuvent-ils penser pouvoir faire du neuf avec du vieux ? C'est avec des vieux gestes, des vieux rites qu'on espère convaincre les jeunes d'aujourd'hui ? Non, la foi doit s'habiller de l'air du temps, de son esprit. Jésus n'a-t-il pas fait scandale quand il a dit aux scribes et aux pharisiens : « Vous êtes comme des sépulcres blanchis ! » Pourquoi n'apprenons-nous pas de la vie et de la parole de Jésus à être tout simplement plus simples, plus fraternels, plus au service de nos frères les pauvres ? Le conseil vaut aussi pour moi. J'ai connu beaucoup de doutes, de douleurs, de nuits obscures. L'Évangile n'est pas un médicament facile à avaler. C'est une potion choc parce que c'est tout l'être qui brûle. Un brasier de ce qui est en moi mauvais et égoïste. Peu à peu des cendres naissent l'esprit et la vie. Le fameux noyau. C'est difficile de se laisser brûler par cette force spirituelle qui domine la matière. C'est un combat quotidien, permanent.

– Et c'est là où la prière intervient ?

– La prière ? Mais chaque rencontre avec un frère est une prière. Quand tu tends la main à un frère, tu pries. La prière, c'est un corps qui respire... Vous avez peur de respirer devant les autres ? Non. Alors pourquoi avoir peur de prier de toute son âme ? C'est ainsi que l'on est corps à corps avec Dieu. Je n'ai pas de meilleure comparaison. Quand tu pries, pose-toi cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# LES PIEDS DANS L'HORREUR

– Je suis un homme de nulle part et de partout...

C'est par ces mots, ce matin-là, que m'appelle Pedro. À sa manière un peu heurtée de caresser sa barbe blanche, je comprends qu'il veut me parler d'aujourd'hui et cesser d'évoquer le passé. J'essaie de faire diversion

– Comment t'informes-tu de ce qui se passe dans le monde ?

– Tu t'imagines que j'ai le temps ? Ici, j'entends à tout bout de champ la même litanie : « J'ai faim, je souffre, je suis malade, je n'ai pas de maison, pas de travail. » C'est là mon vocabulaire de tous les jours et toi, tu me demandes si j'ai lu le dernier roman dont on parle dans les dîners en ville... Mais puisque tu sembles y tenir... voici ma nourriture : je regarde le soir un peu la télé, notamment les journaux télévisés, les documentaires et les débats. J'aime les gens qui cherchent, d'où qu'ils viennent. C'est passionnant, la recherche ! Quand je suis sur un débat qui me transporte, je cherche avec eux et j'ai du mal à décrocher. Je souffre avec eux quand on ne les laisse pas développer leur pensée. J'ai moi-même connu des moments de rogne à la télé quand on m'a coupé le sifflet toutes les trois secondes. C'est insupportable. Je défends aussi ceux qu'on attaque trop. Tiens, Benoît XVI par exemple. Certes il ne possède pas le charisme de Jean-Paul II mais il a le sien... Je l'ai rencontré trois fois. Il est d'une très grande et sincère humilité. Tout le contraire de l'image du « cardinal panzer » dont on l'affuble !

Je sentais que Pedro piaffait d'impatience. Il voulait m'emmener sur la décharge d'ordures qui borde, tentaculaire,

Andranalitra. C'est là que tout avait commencé. Aujourd'hui, les conditions de travail demeurent difficiles, insoutenables même pour un Occidental peu habitué à fréquenter des situations infrahumaines. Certes on ne voit plus ces galeries qui s'enfonçaient jadis en profondeur sous la montagne d'ordures et qui s'effondraient périodiquement sur le crâne des malheureux audacieux qui s'y aventuraient en quête d'un bout de ferraille oublié par les fouilleurs de la surface. Pedro a interdit désormais ces galeries. Mais les conditions de travail évoquent un autre monde, un autre temps : celui de la fumée, des mouches, de la poussière affrontées courageusement par des dizaines de fouilleurs pour des butins journaliers souvent dérisoires. Et pourtant, quel accueil chaleureux ! Partout les mains se tendent vers nous, noires et sales, mais remplies de fraternité et d'amour. On oublie la fumée qui oppresse, l'odeur nauséabonde pour se laisser remplir le cœur de cette fraternité. Nous cheminons maintenant à travers la montagne d'ordures vers le village limitrophe d'Ambaniala. Voici longtemps Pedro a fait raser le bidonville originel et fait bâtir des maisons en dur... Un joli village jouxtant une montagne d'ordures... Pedro y est accueilli comme un héros. Les enfants, les grands se précipitent pour lui toucher la main. Partout c'est la même chaleur, la même générosité... les mêmes doléances. Voici une dame persécutée par une consœur qui convoite son mari...

– Tu vois, me dit Pedro, s'il n'y avait pas eu la construction de ce village, le bidonville serait devenu un repaire de brigands. Eh bien, aujourd'hui, vingt-quatre ans plus tard, nous avons des bacheliers issus de ce village qui sont devenus instituteurs chez nous !

– Pedro, je remarque que les responsables du village sont des femmes. Toujours des femmes ! Pourquoi ?

– Que veux-tu, elles doivent être plus responsables que les

hommes... répond-il en riant. Mais, c'est vrai, elles semblent prendre à bras-le-corps leur destin et ceux de leurs semblables ; peut-être parce qu'elles sont mères.

Sur le chemin du retour, Pedro reste silencieux et je respecte son silence. Soudain, il s'arrête et me dit :

– Tu ne peux pas te rendre compte de ce qu'était cette décharge, voici vingt-quatre ans... L'enfer, l'enfer. Nous avons humanisé cette décharge ! Nous avons sauvé les enfants !

Pedro se remet en marche. Je le regarde du coin de l'œil. Avec sa barbe fleurie de prophète et ses cheveux coupés assez courts, il me fait invinciblement penser au *Moïse* de Michel-Ange entraînant son peuple dans une traversée des ordures qui s'apparenterait à celle de la mer Rouge. Il parle tout en marchant :

– Tu vois, il y a encore du boulot ! Mais enfin, ces enfants, ils vont tous à l'école... ce sont nos alliés pour le futur...

Soudain, il se met à vitupérer. La sainte colère s'emballe :

– Je ne comprends pas comment les hauts responsables peuvent être aussi indifférents au sort de leurs frères ! Comment peuvent-ils fermer les yeux sur cela, et oser se regarder chaque matin dans une glace en se rasant ? Il y a de cela quelques années, si tu m'avais vu, je gueulais devant les caméras. Oui, il fallait hurler ! On ne peut pas prendre cette attitude avec de la douceur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



– Heureusement, on porte tout cela en équipe... Avec vingt mille personnes à Akamasoa, tout seul, je n’y arriverai pas, me dit Pedro. Mais en dernière décision, il s’agit d’accepter ou de refuser une aide et c’est très difficile. C’est la raison pour laquelle tout cela me retombe dessus, conclut-il avec philosophie.

– T’es-tu fait rouler dans la farine ? Ils doivent mentir, comme partout.

– Évidemment, mon cher... L’une de leurs histoires favorites est celle-ci : Ils ont trouvé du travail en ville... mais il leur manque l’argent pour acheter la tenue adéquate ou le matériel informatique. Tu le leur donnes et puis, cet argent, ils l’utilisent à tout autre chose. Quand tu t’es fait rouler une fois, tu es encore tendre, mais quand tu t’es fait rouler cent fois, tu as le cuir un peu plus résistant. Tu as appris à les deviner. Mais enfin, comme il s’agit d’un pauvre, j’essaie toujours de lui donner une dernière chance en l’avertissant cependant : « Cesse de me mener en bateau parce que je suis de ton côté. Alors je te préviens : Utilise cette aide loyalement ou tu ne m’auras plus de ton côté ! » Tu sais, Pierre, il en est pour qui la discipline est vraiment très difficile... Tu vois ce garnement. Il y a quelques mois, on l’a pincé à voler à nouveau des téléphones dans les rues de Tana... Alors je lui ai fichu une bonne claque et depuis on est devenus bons amis. C’est mon petit garde du corps, désormais.

Pedro éclate de rire. Dieu sait si cet homme sur les épaules duquel pèse une aussi grosse responsabilité, rit facilement et de bon cœur...

– C’est très difficile, vois-tu, de les enlever de cette maudite rue. Nous accueillons plutôt des femmes avec leurs enfants. Puis, avec retard, les maris finissent toujours par rappliquer : « Est-ce que je peux venir moi aussi ? » Comment dire non ?

C'est ce que vous appelez en Europe du regroupement familial, n'est-ce pas ? Mais heureusement qu'il y a plus de femmes que d'hommes. Elles sont plus responsables. Probablement à cause de leur nature et des enfants... Oui, Pierre, c'est un paradis, une oasis, mais... à quel prix !

Pedro s'est assis sous un arbre et fait le juge de paix. Les gens défilent à la queue leu leu. On dirait un saint Louis barbu sous son chêne de Vincennes... Puis il se lève pour se dégourdir les jambes. La justice alors devient itinérante. Un jeune couple l'aborde. Ils vivent dans une maison avec leurs parents et voudraient une maison pour eux tout seuls. Là, c'est la maman d'une jeune fille inscrite à l'université en troisième année de botanique qui aurait besoin qu'on lui paie un ordinateur portable. J'ai envie d'en savoir davantage sur les ressorts secrets de cet homme extraordinaire, sur les ressorts de son énergie, de son incroyable vitalité.

– Pedro, es-tu sensible à la musique ?

– Évidemment. Elle exprime le fond du fonds de l'homme. Elle va plus loin que les paroles. Tous les hommes s'y retrouvent. J'aime toutes les musiques, la musique classique bien sûr mais aussi la polka slovène qui est si entraînante, le folklore argentin, qui a été, hélas ! laminé là-bas par la techno ; quel dommage ! Ne parlons pas de la musique malgache qui me prend aux tripes.

– À la messe du vendredi, j'ai entendu au moment de la communion un morceau du film *Mission*.

– Ce film est légendaire et sa musique sublime. Oui, la musique andine et les flûtes Guaranis te font vibrer le corps et l'âme. Elle traduit à merveille les souffrances de l'homme et sa joie. Je suis allé voir les réductions jésuites à Misiones en Argentine. J'ai senti de toute mon âme la fraternité avec Akamasoa.

– Tu aimes le cinéma ?

– Oui, les vieux films, *Moïse, Ben Hur, Quo Vadis*, les films d'action... Je suis curieux de tout sauf de l'horreur. J'en vois assez comme ça, j'en ai ma dose quotidienne... Comment se peut-il qu'aujourd'hui les jeunes soient aussi attirés par les films d'horreur ?

– Et les romans ?

– Autrefois j'en lisais beaucoup. Maintenant je n'ai plus le temps. Les livres d'histoire me manquent un peu. Je les ai adorés.

– Tu vois, cher Pierre, ce matin, j'ai reçu la plus belle des récompenses. Sept touristes avignonnais de passage ici m'ont dit leur désespérance devant la misère terrible qu'ils ont vue, palpée durant leur équipée à Mada... Ils sont venus nous voir ; en nous quittant, ils m'ont dit : « Maintenant, on part avec une espérance. » Oui, cela fait vraiment chaud au cœur. Qu'ont-ils ressenti ? L'amour. L'amour toujours présent ici. Sans cet amour-là et le sourire des enfants, rien n'aurait été possible. L'amour est beau parce qu'il est libre. Tu ne peux pas aimer quelqu'un qui ne se laisse pas aimer. Tu ne peux pas forcer quelqu'un à t'aimer. Tu proposes. L'autre, en face, est libre d'accepter ou de ne pas accepter. Un jour, un touriste italien est arrivé ici et au bout d'une journée, il s'est exclamé à voix forte : « Je vous aime ! » Tout le monde était interloqué. Il faut du temps, du temps et encore du temps. Quelqu'un a dit, je crois, qu'il n'existe pas d'amour, mais seulement des preuves d'amour... C'est lumineux.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



# TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

UNE AUTRE ROUTE

LE HÉROS SLOVÈNE

MISÈRE DE L'INFRAMONDE

L'AMOUR DE DEUX MIRACULÉS

LE REGARD QUI « SOLEILLE » DE L'INTÉRIEUR

L'ART D'ÊTRE MAÇON

LE FOU DE DIEU

À L'ÉCOLE DES LAZARISTES

RIEN NE RÉSISTE À L'EAU QUI FINIT PAR USER LE  
ROCHER

VOCATION

LÈVE-TOI ET MARCHE !

DANS LES PAS DE SAINT VINCENT DE PAUL

LORSQUE DES FLEURS DÉCORENT UN BALCON, C'EST  
QUE LE BONHEUR EMBAUME À L'INTÉRIEUR

AU CHEVET DES INDIENS

L'AMOUR EST LA PLUS GRANDE DES ÉNERGIES

L'EUROPE DU PÈLERINAGE

LORSQU'ON DIT « NOUS », QUI POURRAIT SE SENTIR  
EXCLU ?

MADAGASCAR ... ENFIN !

MADAGASCAR ÉTAIT LA TERRE DES ENFANTS DE  
MONSIEUR VINCENT

DONNER AUX PAUVRES UNE HISTOIRE

VOICI MONSIEUR VINCENT DE RETOUR

ITINÉRANCES

DÉSESPÉRANCES

LA PAROISSE DU BOUT DU MONDE

IL FAUT UNE LOI POUR DÉFENDRE LES PLUS FAIBLES

« LA BONTÉ A FAIT SEREINE MA VIE »

JE NE M'HABITUERAI JAMAIS À LA MORT D'UN

ENFANT

COUP DE FOUDRE

DERRIÈRE LES BARREAUX D'ANTSIRABÉ

QUE FAIRE ?

LE MIRACLE DE LA MONTAGNE

LE VILLAGE DE L'ESPOIR

LA FOURMILIÈRE DES IMPOSSIBLES

LES PIONNIERS DE L'EXODE

LA VERTU DE DÉSOBÉISSANCE

LA MÈRE COURAGE D'ANTOLOJANAHARY

LA FÊTE DE L'AMOUR

ET UNE ROSE FLEURIRA SUR L'ORDURE

MENS SANA

CORTÈGE DE LA MISÈRE

LA LÉGENDE D'AKAMASOA

MISSION

IMPOSTURES

COMMENT SORTIR DU TROU ?

DANGERS

LES POLITIQUES ME FICHENT EN COLÈRE !

« JE SUIS UN ÊTRE DE VOCATION ELLE NE M'A JAMAIS

QUITTÉ »

BALADE DANS AKAMASOA

« CELUI QUI CHANTE PRIE DEUX FOIS ! »

LES VOYAGES FORMENT LA JEUNESSE

LES PIEDS DANS L'HORREUR

LA GROTTTE DE LA SAINTE FAMILLE

FRATERNITÉS  
AU FOUR ET AU MOULIN  
LA PLUS BELLE DES MESSES  
DES TRAVAUX ET DES JOURS  
LE « DON DE DIEU » OU LE VILLAGE DES PAYSANS  
SI TEL DOIT ÊTRE MON DESTIN CE SOIR